



HAL
open science

Féminisme et ethnoracialisation du sexisme dans les médias

Marion Dalibert

► **To cite this version:**

Marion Dalibert. Féminisme et ethnoracialisation du sexisme dans les médias. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 2017, 11, 10.4000/rfsic.2995 . hal-01593503

HAL Id: hal-01593503

<https://hal.science/hal-01593503>

Submitted on 26 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Féminisme et ethnoracialisation du sexisme dans les médias

Marion Dalibert



Édition électronique

URL : <http://rfsic.revues.org/2995>

DOI : 10.4000/rfsic.2995

ISSN : 2263-0856

Éditeur

Société Française de Sciences de
l'Information et de la Communication

Ce document vous est offert par SCD de
l'Université de Lille 3



Référence électronique

Marion Dalibert, « Féminisme et ethnoracialisation du sexisme dans les médias », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 11 | 2017, mis en ligne le 01 août 2017, consulté le 26 septembre 2017. URL : <http://rfsic.revues.org/2995> ; DOI : 10.4000/rfsic.2995

Ce document a été généré automatiquement le 26 septembre 2017.



Les contenus de la *Revue française des sciences de l'information et de la communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Féminisme et ethnoracialisation du sexisme dans les médias

Marion Dalibert

- 1 Les médias d'information, en plus de matérialiser la « sphère publique globale » (Fraser, 2001) et de circonscrire les faits, problèmes de société ou groupes sociaux qui bénéficient d'attention publique, participent à la construction d'un récit national (Anderson, 2002 [1996]). Ils contribuent en effet à représenter – et à valoriser – l'« ethnicité » (Meer, 2014) affiliée à un Nous, c'est-à-dire les modes de vie, comportements et pratiques culturelles symboliquement associés aux membres de la communauté française et que nous appelons « la francité ». Cette dernière étant un « système de représentations » (Hall, 2007, 241), elle se construit dans les médias en prenant forme par un jeu d'opposition. Elle est figurée implicitement, en étant différenciée d'ethnicités négatives et repoussoirs reliées à certains groupes sociaux, ethnicités qui, à la différence de la francité, sont décrites dans les médias et dont la mise en avant contribue à exclure du Nous ceux qui y sont associés (Hall, 1993 ; Dell'Omodarme, 2015). Les médias mettent donc en scène des groupes sociaux qui bénéficient de plus ou moins de reconnaissance sociale dans les récits médiatiques (Voirol, 2005a). En ce qui concerne la médiatisation de mobilisations collectives, ce différentiel de reconnaissance est généralement signifié par les rôles auxquels les protagonistes d'un mouvement social se voient associés (Céfaï, 2007, 172). C'est de ces rôles mis en scène dans le récit médiatique du féminisme que nous souhaitons interroger ici.
- 2 En faisant la cartographie des groupes sociaux donnés à voir dans la couverture presse des quatre mouvements féministes les plus médiatisés depuis les années 2000 en France¹ – Ni putes ni soumises (NPNS), Femen, Osez le féminisme ! (OLF) et la Barbe – (et dont nous avons, pour chacun, analysé la médiatisation dans nos précédents travaux) – nous souhaitons comprendre en quoi celle-ci participe à la construction du système de représentations de la francité. En effet, quels groupes sociaux (devenus « sociotypes »² dans les médias) sont représentés dans la médiatisation du féminisme ? Quels sont ceux qui ont le rôle de « victime », de « coupable », de « complice » (des coupables) ou encore

d'« alliés » (des victimes) ? Est-ce que l'ensemble de la population française est mis en scène comme étant concerné par les rapports sociaux de genre ou, au contraire, s'agit-il de groupes sociaux spécifiques ? Est-ce que les médias donnent à voir certains responsables et/ou victimes de façon privilégiée ?

- 3 Comparer la médiatisation de quatre collectifs féministes permet de répondre à ce questionnement car ils ne désignent pas les mêmes victimes et coupables du sexisme. NPNS (mouvement né en janvier 2002 pour dénoncer le sexisme à l'œuvre dans les banlieues françaises) et Femen (collectif né en Ukraine en 2008 qui s'est territorialisé en France en août 2012 où les militantes manifestent poitrine nue sur laquelle sont peints des slogans) portent généralement des revendications pour des femmes racisées et/ou ethnicisées. Pour le premier, il s'agit des femmes qui vivent en banlieues, c'est-à-dire au sein d'un territoire associé, dans les imaginaires médiatiques, aux minorités ethnoraciales (Boyer et Lochard, 1998). Pour le second, il s'agit, en majorité, des Ukrainiennes et des femmes musulmanes. À l'inverse, OLF (qui s'est constitué en juin 2009 pour combattre les inégalités de genre à l'œuvre dans la société française) et la Barbe (formé en 2008 pour dénoncer, par l'ironie, l'hégémonie masculine qui règne dans les sphères de pouvoir) formulent des revendications pour les femmes non marquées par la « race »³ – et donc associée à la « blanchité » [*whiteness*] (Dyer, 1997), attendu qu'en dehors du genre, ils ne lui adjoignent pas d'autres caractéristiques identitaires.
- 4 Analyser la médiatisation de NPNS, Femen, OLF et la Barbe permet d'interroger la configuration du problème public du sexisme dans la sphère publique et les rapports sociaux qui lui sont associés. Nous verrons tout d'abord que le récit médiatique du féminisme met en scène avant tout des protagonistes ethnoracialisés, puis, nous nous intéresserons à la corrélation entre la visibilité médiatique de certains collectifs et les schèmes de représentations anciens circulant à l'égard des minorités ethnoraciales. Enfin, nous nous intéresserons plus spécifiquement à la manière dont les membres de la nation française affiliés à la blanchité sont représentés.

Les protagonistes ethnoracialisés du récit médiatique du féminisme

- 5 Pour analyser les stéréotypes donnés à voir dans le récit médiatique du féminisme, nous avons relevé, au sein des quatre corpus, l'ensemble des syntagmes servant à désigner et définir les victimes et coupables du sexisme, mais également les complices des coupables, les alliés (ou soutiens) des victimes ainsi que celles et ceux présentés comme n'étant pas concernés par les rapports de pouvoir liés au genre⁴. Nous avons ensuite analysé, de manière plus qualitative, la façon dont ces stéréotypes étaient associés, d'une part, à certains comportements et, d'autre part, à des attributs identitaires spécifiques « marqués » (Brekhus, 2005) ou non par du discours (genre, âge, classe sociale, etc.). Ces stéréotypes sont donnés à voir de la même manière que les personnages d'un roman (Lits, 2008) : en plus d'être affiliés à une certaine ethnicité (caractéristiques culturelles et comportementales), ils sont pris dans une intrigue qui les fait interagir avec d'autres stéréotypes-personnages.

femme subit par son frère : « Pour son anniversaire, des copines lui offrent un string. Son frère le trouve par hasard quelques semaines plus tard, “il rentre dans une colère monstre, j’ai dû me justifier en lui donnant des explications, puis j’ai reçu des coups, sans compter les insultes”. »⁵

- 8 Les victimes données à voir et dont les propos sont rapportés dans les médias font généralement face à un coupable – également ethnoracialisé – dont la représentation est construite en miroir. Ainsi, pour NPNS, la « jeune fille des banlieues » fait face au sociotype du « jeune garçon des banlieues », tout comme la « jeune fille voilée » se voit opposée à l’« islamiste » et la « femme des pays arabo-musulmans » aux hommes de ce même territoire. Dans Femen, les femmes Ukrainiennes et Tunisiennes sont figurées, respectivement, en tant que victimes des hommes de ce pays d’Europe de l’Est et de Tunisie. Les stéréotypes féminins sont systématiquement représentés comme étant intrinsèquement soumis, tandis que ceux caractérisant les hommes seraient d’irréductibles machistes à la masculinité exagérée et outrancière. Cette construction spécifique du genre, en plus de caractériser la race (Dalibert, 2014b), associe les minorités ethnoraciales à l’hétérosexualité. Elle assoit ainsi, dans les médias, une hégémonie hétéronormative qui naturalise la « différence des sexes »⁶, où les catégories d’hommes et de femmes, la masculinité et la féminité seraient considérées comme intrinsèquement différentes, mais complémentaires.
- 9 Dans la médiatisation de NPNS, le sociotype de la « jeune fille des banlieues » est ainsi décrit comme étant assujéti aux jeunes garçons qui l’insultent, l’agressent, le violent, voire l’assassinent lorsqu’il fait la démonstration d’une certaine autonomie. Les agressions (parfois mortelles) qu’il subit font l’objet d’un grand nombre de discours, à l’image de cet extrait du *Figaro* : « Elles sont non seulement surveillées par leurs frères, mais aussi par tous les garçons de la cité. Si leur tenue n’est pas jugée conforme, elles sont vite classées dans la catégorie des “allumeuses”. Elles essuient alors insultes et harcèlement sexuel. Cela va jusqu’au viol collectif »⁷. Ce sociotype est également donné à voir comme endurent la culture du pays d’origine de ses parents, culture nourrie par des traditions – représentées comme « archaïques » – corrélées à la religion musulmane, à l’instar de cet article du *Monde* : « “Les relations de couple sont très tendues, confirme Annie, infirmière dans un lycée professionnel de Marseille. Avec d’un côté la jeune fille, qui veut rester vierge, de l’autre le garçon, qui veut avoir un rapport sexuel avec pénétration. Du coup, les filles sont en souffrance, écartelées entre leur culture familiale, qui leur interdit de passer à l’acte, et la pression des garçons”⁸ ».
- 10 Le port du voile est alors présenté en tant que stratégie mise en place par les adolescentes pour se protéger des agressions des garçons, à l’image de cet extrait de *Libération* : « Des jeunes filles se mettent à porter le voile pour être plus respectées »⁹, faisant apparaître le sociotype de la « jeune fille voilée », qui est un dérivé de la « jeune fille des banlieues ». Celui-ci a néanmoins la particularité d’endosser deux rôles dans le récit médiatique du féminisme : il est à la fois victime et complice de son oppression (schéma 1). Les jeunes filles voilées sont en effet données à voir comme étant soumises – mais sans en avoir conscience – à la religion et aux hommes qui les obligerait à porter le foulard, comme on peut le voir dans cet extrait du *Monde* qui met en avant les propos sexistes d’une adolescente voilée : « Un peu plus loin, un homme agite une banderole “Ni voile, ni viol”. De quoi énerver Asma, 17 ans. Ses cheveux sont dissimulés sous un foulard, son pantalon sous un long manteau. “C’est pas parce que je porte le voile que je suis soumise”,

explique-t-elle. Asma tient quand même à souligner que “les minijupes, c’est provocant. Après faut pas s’étonner...” »¹⁰

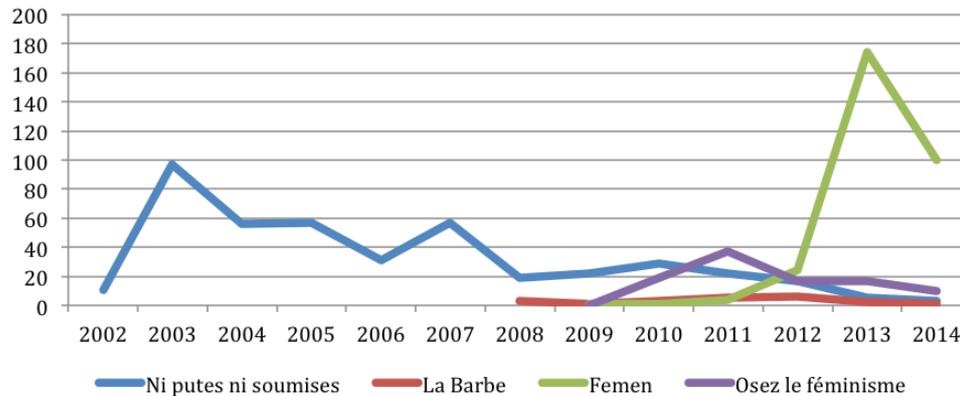
- 11 Un autre sociotype endossant le rôle de victime apparaît dans la médiatisation de NPNS, la « femme des pays arabo-musulmans », caractérisé par son assujettissement à son père puis à son époux qui se révèle souvent cruel et violent, comme le montre cet extrait de *Libération* : « Rania al-Baz est devenue la plus célèbre Saoudienne au monde. Jeune et jolie présentatrice de la télévision locale, elle a accédé à la notoriété lorsque *Arab News*, quotidien anglophone de Jeddah, a publié, au mois d’avril dernier, son visage déformé par les coups portés par son mari, une plaie béante. »¹¹
- 12 Dans la médiatisation de NPNS, les territoires associés à la religion musulmane – qu’ils se situent en France ou à l’étranger – sont présentés comme les lieux privilégiés de la matérialisation des rapports sociaux de genre. Cette construction est identique dans la couverture presse de Femen, notamment lors de « l’Affaire Amina » qui fait suite à la publication sur Facebook d’une photo poitrine nue de la militante Amina Sboui, alors désignée comme la première Femen tunisienne. La Tunisie se voit à cette occasion décrite dans la presse comme intrinsèquement sexiste, car condamnant unanimement Amina Sboui. Les féministes tunisiennes, *a priori* alliées « évidentes » de cette dernière, sont par exemple citées dans *Marianne* comme réprouvant son acte : « Féministe proclamée [...] l’historienne Raja Bahri [...] est sans états d’âme. “Amina ? Oh, là, là ! Je condamne ! Si c’était ma fille, je condamnerais aussi ! Je suis à la fois traditionnelle et occidentale, vous voyez ? Le décolleté, la minijupe, j’en mets sans problèmes, dans les soirées... Mais là, Amina, je condamne !” »¹²
- 13 Au sein du récit médiatique du féminisme, l’islam est représenté comme la matrice de la domination des femmes, ce qui participe dès lors à la construction d’une opposition entre l’Occident et les territoires musulmans. Une autre frontière ethnoraciale est également symbolisée dans la couverture presse de Femen, jouant l’opposition géopolitique historique entre l’Europe de l’Ouest et l’Europe de l’Est. Les jeunes Ukrainiennes sont en effet présentées comme contraintes de s’adonner à la prostitution face à des hommes qui les exploitent et/ou comme prêtes à tout pour se marier avec un Occidental, et notamment à offrir à ce dernier des services sexuels en échange. L’Ukraine est caractérisée par exemple dans *le Monde* comme un pays où « un seul pas peut conduire [les jeunes femmes] à se prostituer. Il suffit de papoter avec un type qui distribue des flyers incitant des jeunes filles à travailler comme “hôtesses” »¹³.
- 14 Par la mise en scène de responsables et de victimes ethnoracialisés, les couvertures médiatiques de NPNS et de Femen participent à l’édification de frontières symboliques où la France, associée à la blancheur, apparaît implicitement – ou en creux du discours, comme une zone géographique « exemplaire » (Puar, 2013) du point de vue des rapports sociaux de genre car les femmes et les hommes y seraient à égalité. Cette mise en scène spécifique s’accompagne d’une médiatisation extrêmement importante et valorisante des mouvements qui ont contribué à les donner à voir.

Une visibilité médiatique corrélée à certains schèmes de représentations

- 15 Même si les quatre collectifs étudiés utilisent un répertoire d’actions comparables¹⁴ visant, en partie, à être publicisés, NPNS et Femen sont les seuls à être constitués en

« événements médiatiques » (Neveu et Quéré, 1996) et à avoir concentré l'attention des médias (graphique 1).

Graphique 1. Nombre d'articles parus par an pour chaque mouvement tous journaux confondus



Source : auteure

- 16 Leur couverture est forte, régulière, la quasi-totalité des titres de presse rend compte de leur existence et un certain nombre de leurs actions se sont vues valorisées, à la fois par des rubriques souvent événementialisées (« Événement », « 8 mars »), le genre des articles (enquêtes, reportages, etc.) et le positionnement en Une. Sur toute la période, NPNS est ainsi le référent de 426 articles (dont 97 publiés en 2003) et Femen est le sujet de 304 articles (dont 174 publiés en 2013 et 100 en 2014). La Barbe et OLF font quant à eux l'objet, respectivement, de 21 et 100 articles et sont majoritairement visibles dans la presse socialement identifiée à gauche (*Libération* et *l'Humanité* notamment). Ainsi, les deux collectifs qui portent une cause pour défendre les droits et conditions de vie de victimes ethnoracialisés bénéficient de « reconnaissance médiatique » (Voirol, 2005a, 2005b), reconnaissance octroyée par l'ensemble des titres de presse, qu'ils soient de gauche ou de droite.
- 17 La visibilité médiatique des mouvements féministes est donc fortement reliée aux victimes et coupables qu'ils désignent. Si l'on prend l'exemple du mouvement NPNS, on remarque que le mouvement n'a pas fait événement dès sa naissance en janvier 2002, mais lors de la Journée internationale des femmes du 8 mars 2003, lorsque la « Marche des femmes pour l'égalité et contre les ghettos » partie un mois plus tôt s'achève à Paris. En tout, 46 articles sont publiés autour de cette marche et l'ensemble des titres de la presse écrite généraliste en rend compte. En comparaison, seuls 11 articles sont publiés sur le mouvement lors de sa première année d'existence en 2002, articles qui paraissent exclusivement dans la presse de gauche ou de centre gauche (*le Monde*, *Libération*, *l'Humanité* et *l'Express*), et ce malgré la mise en place de plusieurs actions (comme l'organisation des États généraux des femmes des quartiers et la diffusion de l'Appel et du Manifeste des femmes des quartiers).
- 18 L'augmentation de la médiatisation en 2003 est fortement reliée à des changements quant aux victimes et coupables mis en avant par NPNS lui-même. En 2002, les militantes estiment que les femmes de tous les âges vivant dans les quartiers populaires peuvent potentiellement subir du machisme. Elles désignent alors comme responsables les politiques publiques pour avoir, par leur inaction, abandonné et précarisé les quartiers se trouvant à la périphérie des grandes villes, ce qui aurait conduit à la dégradation des

rapports entre les femmes et les hommes. Ainsi, au départ, pour le mouvement, le sexisme est avant tout relié au manque de ressources économiques (et non pas à une dimension ethnoraciale). Or, lors de la Marche des femmes, un changement de discours s'opère par une partie des militants. Six « marcheurs » partent faire le tour de France (quatre femmes et deux hommes) pour sensibiliser les habitants et la presse (souvent régionale ou locale) à leur cause. Comme en 2002, ils pointent la responsabilité des politiques publiques dans l'augmentation du sexisme, tout en prenant soin de ne pas stigmatiser les « hommes des banlieues » qui sont, selon eux, déjà fortement dépréciés dans les médias. Cependant, deux autres membres du collectif, restés à Paris pour gérer les relations avec les médias nationaux, vont reconfigurer le discours porté à la base par NPNS auprès des journalistes. Ils vont ainsi mettre en avant que la victime privilégiée du sexisme est une « jeune fille » et le coupable « un jeune garçon ». Pour corroborer cette construction, ils vont s'appuyer sur un fait divers qui a eu lieu quatre mois auparavant, le meurtre de Sohane Benziane, adolescente de 17 ans décédée le 4 octobre 2002 des suites de brûlures après avoir été aspergée d'essence par un garçon de sa génération dans une cave d'un grand ensemble de Vitry sur Scène¹⁵. Ce fait divers, fortement médiatisé à l'époque, sera alors présenté auprès des journalistes comme ce qui a conduit à la naissance du collectif car il serait significatif du sexisme en banlieue.

- 19 Ce changement de discours portés par certains militants de NPNS a amené les journalistes de la presse nationale, pour rendre compte de la cause du collectif, à cristalliser leur propos autour de protagonistes jeunes et ethnoracialisés. Ainsi, de janvier à mars 2002, sur les 13 syntagmes portant la marque de l'âge utilisés pour désigner les victimes de sexisme dans la presse, 12 font référence une femme adulte (« les femmes », « les mères des quartiers », etc.). À cette période, ce sont donc les femmes d'un certain âge – et notamment les mères de famille – qui sont mises en scène comme étant victimes de sexisme. *Libération*, premier quotidien à rendre compte du mouvement, donne par exemple la parole dès janvier 2002 à « Malika », quinquagénaire et mère de famille qui explique sa présence aux États généraux des femmes des quartiers : « “Je suis là car, à 58 ans, je commence à m'éveiller”. Mariée de force à 14 ans par un père qui redoutait qu'elle prenne le maquis pendant la guerre d'Algérie, Malika est venue témoigner de la difficulté d'être femme, mère et immigrée dans les quartiers. »¹⁶ Or, à partir de la Marche des femmes, la victime mise en scène dans les médias devient une « jeune fille » : sur le nombre de syntagmes portant la marque de l'âge, ceux faisant référence à la jeunesse des victimes (« les adolescentes », « les jeunes filles des banlieues », etc.) seront deux fois plus nombreux en 2003 que ceux désignant une femme adulte.
- 20 À cette période dans les médias, les « mères de famille », considérées à la naissance de NPNS comme victimes de sexisme, endossent dès lors le rôle de complices de l'oppression des « jeunes filles ». La presse va ainsi mettre en avant que le stéréotype de la « mère immigrée » contraint ses filles dans leur processus d'émancipation, et ce par respect pour un schéma traditionnel et patriarcal lié aux coutumes du pays d'origine, comme le montre cet extrait d'un compte rendu d'une étape de la Marche des femmes publié dans *le Figaro* : « Loubna se souvient : “une maman monopolise la parole. Elle a la tristesse pleine d'humour, le regret ironique. Mais derrière les mots légers, affleure le remord. Pour n'avoir pas soutenu l'émancipation de ses filles. Pour avoir cru les ragots lancés par les garçons. Pour les avoir relayés même. Et enfin, pour avoir laissé le mari prendre l'avis de la rue comme jugement suprême”. »¹⁷

- 21 La comparaison entre le processus d'événementialisation du mouvement et les stéréotypes mis en avant dans le corpus rend compte que, lorsque NPNS promeut une figure « jeune » comme victime, sa cause est devenue intelligible pour les journalistes et a donc été fortement médiatisée et valorisée. Parce qu'elle se situe dans une certaine filiation avec des représentations sociales et médiatiques portées sur les minorités ethnoraciales depuis plusieurs décennies, voire plusieurs siècles, la cause de NPNS a « fait sens » pour les journalistes. Pour Bernard Delforce et Jacques Noyer (1999), il existe peu de discours définitoires portés sur les choses. Ces représentations – qu'ils nomment « discours sociaux » – s'apparentent à des schèmes de significations du monde qui sont toujours sociohistoriquement situés, même s'ils se nourrissent de « prédiscours » (Paveau, 2006). Autrement dit, les représentations médiatiques s'inscrivent dans une relation de parenté avec celles qui les précèdent : ces dernières circonscrivent la manière dont un fait va être rendu visible dans les médias d'information, même si des modifications et des distanciations sont repérables (Delforce, 1996 ; Delforce et Noyer, 1999).
- 22 En mettant en scène une « jeune fille des banlieues » victime des garçons de son âge, la couverture presse de NPNS réactive les stéréotypes du « beur » et de la « beurette » médiatisés depuis les années 1980 (Boyer et Lochard, 1998 ; Mills-Affif, 2004). Depuis les émeutes de la cité des Minguettes à Vénissieux en 1981 et la Marche pour l'égalité et contre le racisme de 1983, les jeunes garçons issus de l'immigration maghrébine sont médiatisés régulièrement et souvent de façon importante. Ce stéréotype, d'abord caractérisé par sa violence et sa participation à des trafics divers, se voit affilié à la religion musulmane depuis la fin des années 1980 (Battegay et Boubeker, 1993 ; Deltombe, 2007 ; Sedel, 2009), puis au sexisme au début des années 2000 avec la médiatisation de différents problèmes publics, à l'instar de celui portant sur les viols collectifs en banlieues (Mucchielli, 2005 ; Guénif-Souilamas, 2007). Les jeunes femmes non-blanches sont également visibles dans les médias depuis les années 1980, notamment via le stéréotype de la « beurette ». Celui-ci a la particularité d'être mis en scène comme intégré à la société française tout en étant décrit comme subissant le machisme des hommes de son entourage et/ou en rupture avec ses parents (Mills-Affif, 2004 ; Deltombe, 2007). Ces représentations, réactivées dans le récit médiatique du féminisme, se situent également dans une relation de parenté avec celles circulant à l'époque coloniale sur les habitants d'Afrique du Nord. À l'image de la « jeune fille des banlieues », la femme colonisée était caractérisée comme intrinsèquement soumise à la religion musulmane et aux hommes qui la violentent et la considèrent comme un bien vendable et interchangeable (Boëtsch et Savarese, 1999 ; Ali, 2002). À cet égard, les colons estimaient à l'époque que les conditions de vie des Françaises étaient nettement plus favorables en comparaison avec celles des Nord-Africaines, construction que l'on retrouve aussi dans le récit médiatique du féminisme.

Des femmes blanches peu concernées par le combat féministe

- 23 Contrairement aux femmes ethnoracialisées interrogées et mises en scène dans les médias, celles associées à la blancheur ne font pas office de « sujets d'énonciation théorique » (Jost, 2003, 67). Autrement dit, elles ne sont pas présentées en tant que « témoin » remplaçable par n'importe quel autre et dont les propos seraient rapportés, ce qui permettrait, d'une part, à ce stéréotype de devenir un personnage du récit médiatique

du féminisme (ce qui n'est pas le cas, comme le montre le schéma 1) et, d'autre part, de donner à voir les formes de sexisme qu'il endure. Son existence publique se limite aux syntagmes utilisés pour le désigner – généralement dans le cadre de formule-types telles que « le droit des femmes », « les violences faites aux femmes », etc. – ou aux données statistiques utilisées par les porte-parole d'OLF et de la Barbe pour rendre compte de l'asymétrie des rapports sociaux de genre à l'œuvre dans la société française, données qui sont reprises dans la presse de gauche et de centre gauche. Lorsque les femmes blanches sont citées par les journalistes et/ou identifiées par un prénom, elles sont représentées comme n'étant pas concernées par la cause féministe et en tant qu'alliées des victimes (schéma 1).

- 24 Dans la couverture d'OLF et de la Barbe, les difficultés qu'ont ces deux mouvements à rendre pertinentes et légitimes leurs actions collectives auprès des principales intéressées, à savoir les Françaises (et notamment les jeunes), sont régulièrement narrées. Les journalistes mettent en avant que la lutte des femmes serait aujourd'hui considérée comme étant superficielle et inutile par les femmes elles-mêmes, comme l'énonce un journaliste de *L'Express* : « les jeunes femmes d'aujourd'hui [...] observent bien souvent d'un drôle d'œil ce combat qu'elles considèrent comme d'une autre époque, pour ne pas dire complètement ringard. »¹⁸ Par la mise en avant de telles difficultés à rallier les jeunes femmes à la cause, le combat féministe est présenté comme étant porté par une minorité de femmes face à une majorité indifférente, voire opposée à celui-ci. Ce type de discours est également visible dans la médiatisation de NPNS où les militantes du mouvement se sont vues opposées au stotype de la « féministe blanche », caractérisée dans la presse comme étant une femme d'un certain âge ayant participé aux combats des années 1970 et n'ayant, à présent, plus grand-chose à revendiquer, à l'image du *Figaro* qui les qualifie de « féministes en mal de cause »¹⁹.
- 25 Les militantes des mouvements féministes n'ont pas le même rôle dans le récit médiatique quand elles sont identifiées comme blanches ou comme non-blanches. Que ce soit pour Femen et NPNS, les membres marquées par la race et/ou l'ethnicité – les Ukrainiennes pour Femen et les femmes d'origine nord-africaine pour NPNS – sont présentées par les journalistes comme étant à la fois militantes et porte-parole du groupe protestataire, mais aussi comme étant victimes de sexisme. *Libération* met par exemple en avant les propos de « Safia », cofondatrice de NPNS, expliquant qu'« [...] aujourd'hui, nous les jeunes femmes, on se cache, on rase les murs. Je ne veux plus me taire »²⁰, tout comme *Paris Match* raconte l'enfance difficile de la Femen « Oksana » : « Issues de familles modestes, elles [les Femen ukrainiennes] connaissent les ravages de l'alcool qui rend les hommes déserteurs, comme le père d'Oksana. Ancien ouvrier tombé dans la vodka à la chute de l'URSS, il est parti un jour, laissant sa mère seule avec deux enfants. »²¹ À l'inverse, les militantes blanches de NPNS et Femen ne sont jamais mises en scène comme victimes, mais uniquement en tant que porteuses de la cause féministe. La présence de Françaises dans Femen est par exemple expliquée dans la presse par un engagement personnel féministe, et non pas parce qu'elles auraient subi elles-mêmes des discriminations, comme le montre cet extrait du *Nouvel Observateur* présentant les différentes militantes du mouvement : « Charlotte a une formation de chanteuse lyrique et enseigne le clown au théâtre du Samovar à Paris. Pour elle, rejoindre les Femen, c'est une continuité de sa démarche artistique et féministe. »²² Ainsi, contrairement aux Ukrainiennes et aux Tunisiennes, ces militantes ne sont jamais invitées par les journalistes à raconter leurs vie et problématiques. Quand elles le sont, c'est uniquement

pour témoigner de ce qu'endurent les femmes ethnoracialisées, comme lors de « l'Affaire Amina » où deux militantes françaises et une Allemande, toutes les trois identifiées comme étant blanches, sont emprisonnées en Tunisie suite à une action de soutien à Amina Sboui. À leur libération, celles-ci seront sollicitées par la presse pour témoigner de ce que vivent les femmes en Tunisie, à l'instar d'un article publié dans *Paris Match* (27 juin 2013) intitulé « Être prisonnière en Tunisie ».

- 26 Les femmes blanches données à voir dans la médiatisation du féminisme n'endossent jamais le rôle de victimes de sexisme, tout comme le groupe générique des « hommes » – en tant qu'il n'est pas associé à d'autres attributs catégoriels (race, âge, classe sociale...) – n'apparaît jamais comme prenant part aux rapports sociaux. Cette catégorie affiliée implicitement à la blancheur, à l'hétérosexualité et aux classes moyennes et supérieures (Purtschert, Meyer, 2009) n'est en effet jamais désignée ou mise en scène comme participant aux rapports de pouvoir. Au contraire : lorsqu'elle apparaît, elle est représentée en tant qu'alliée des mouvements car soutenant l'émancipation des femmes, à l'image d'un article de *Libération*²³ publié sur NPNS et d'un autre de *L'Express*²⁴ portant sur OLF et la Barbe, tous les deux étant consacrés aux hommes militants de la cause féministe.
- 27 Un seul stéréotype associé à la blancheur fait l'objet de discours dans la couverture presse des quatre collectifs (schéma 1) : « l'homme de pouvoir » qui, en raison de sa classe et de son statut social, instaure un rapport de domination systématique avec les femmes. Dominique Strauss-Kahn a incarné le paroxysme de cette figure lors de l'Affaire du Sofitel. Les réactions des élites masculines politiques et médiatiques, qui font suite à son arrestation, seront données à voir comme étant significatives de leur sexisme intrinsèque et lourdement critiquées par les féministes à l'intérieur des différents titres de presse. *Aujourd'hui en France* rapporte ainsi le discours d'une militante qui explique que l'affaire DSK témoigne de « “la relation perverse entre les hommes de pouvoir et les femmes, notamment en politique”, milieu où les “hommes politiques, toutes tendances confondues, considèrent parfois avoir un droit de cuissage sur les femmes” »²⁵. Ce stéréotype repoussoir est en outre visible dans la médiatisation de la Barbe, attendu que les hauts dirigeants constituent les cibles principales du collectif. Ainsi, lorsque les journalistes font état des actions menées dans les CA d'« Air Liquide, Air France, Veolia et AXA »²⁶, ils mettent en avant que ceux qui incarnent la domination masculine en France sont – en plus des habitants des banlieues – les hommes possédant un pouvoir économique, politique et/ou culturel. En dehors de « ces dignitaires les plus imbus de leurs privilèges »²⁷ comme les appelle la Barbe, les groupes, individus ou acteurs sociaux masculins associés à la blancheur font rarement l'objet de discours. La médiatisation du féminisme est ainsi significative d'une mise à distance de la participation des hommes blancs dans les rapports de pouvoir : seuls les plus puissants de ce monde – une minorité blanche en somme – seraient coupables de sexisme.

Conclusion

- 28 L'analyse de la cartographie des stéréotypes représentés dans le récit médiatique du féminisme depuis le début des années 2000 est significative d'un processus d'ethnoracialisation du sexisme dans la sphère publique globale : les victimes et coupables des rapports sociaux de genre donnés à voir sont en effet marqués par la race et/ou l'ethnicité. En mettant en scène les musulmans et les hommes d'Europe de l'Est

comme les premiers responsables de la domination des femmes, ce récit médiatique est porteur de « fémonationalisme » (Farris, 2012), car les significations hégémoniques entourant le féminisme qui y sont activées rendent compte de rapports sociaux de race. Dans la presse, les protagonistes ethnoracialisés se voient en effet altérisés et différenciés d'un Nous affilié à la francité, à la blanchité et à l'égalité de genre. Cette construction médiatique est en outre synonyme de rapports de genre, car les membres du Nous ne sont pas mis en scène comme participant au sexisme, ce qui réactive ce que Christine Delphy nomme « le mythe de l'égalité déjà-là » (Delphy, 2010).

BIBLIOGRAPHIE

- AMOSSY Ruth et HERSCHBERG-PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan université, 1997, 128 pages.
- ANDERSON Benedict, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, La Découverte, 2002 [1996], 224 pages.
- ALI Wijdan, « Les femmes musulmanes. Entre cliché et réalité », *Diogenes*, 2002, n° 199. p. 92-105.
- BATTEGAY Alain et BOUBEKER Ahmed, *Les images publiques de l'immigration*, Paris, CIEMI/L'Harmattan, 1993, 192 pages.
- BOËTSCH Gilles et SAVARESE Eric, « Le corps de l'Africaine. Erotisation et inversion », *Cahiers d'études africaines*, 1999, n° 153. p. 123-144.
- BOYER Henry et LOCHARD Guy, *Scènes de télévision en banlieues 1950-1994*, Paris, INA/L'Harmattan, 1998, 204 pages.
- BREKHUS Wayne, « Une sociologie de l'« invisibilité » : réorienter notre regard », *Réseaux*, 2005, n° 129-130, p. 243-272.
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte, 2005, 281 pages.
- CEFAÏ Daniel, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, Paris, La Découverte/M.A.U.S.S, 2007, 727 pages.
- DALIBERT Marion, *Accès à l'espace public des minorités ethnoraciales et « blanchité »*, Thèse de doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Lille 3, 2012, 615 pages.
- DALIBERT Marion, « Authentification et légitimation d'un problème de société par les journalistes : les violences de genre en banlieue dans la médiatisation de Ni putes ni soumises », *Etudes de communication*, 2013, n° 40, p. 167-180.
- DALIBERT Marion, « Quand le genre représente la race. Les processus d'ethnoracialisation dans la couverture médiatique de Ni putes ni soumises », DAMIAN-GAILLARD Béatrice, MONTAÑOLA Sandy, OLIVESI Aurélie (sous la dir. de.), *L'assignation de genre dans les médias. Attentes, perturbation, reconfigurations*, Rennes, PUR, 2014a, p. 55-66.

DALIBERT Marion, « Le marquage socio-discursif de la race par le genre. Les “roms”, les Tunisiens, les Ukrainiens et les habitants des banlieues françaises dans les médias », *RFSIC* 2014b, n° 4, [<http://rfsic.revues.org/743>].

DALIBERT Marion, « Une mise à distance du sexisme ? Les actions d’Osez le féminisme ! et de La Barbe dans la presse », *Participations*, 2017, n° 17, p. 177-199.

DALIBERT Marion et QUEMENER Nelly, « Femen, l’émancipation par les seins nus ? », *Hermès*, 2014, n° 69, p. 171-175.

DALIBERT Marion et QUEMENER Nelly, « Femen, la reconnaissance médiatique d’un féminisme aux seins nus », *Mots*, 2016, n° 111, p. 83-102.

DELFORCE Bernard, « la responsabilité sociale du journaliste : donner du sens », *Les Cahiers du journalisme*, 1996, n° 2, p. 16-32.

DELFORCE Bernard et NOYER Jacques, « Pour une approche interdisciplinaire des phénomènes de médiatisation : constructivisme et discursivité sociale », *Etudes de Communication*, 1999, n° 22, p. 13-39.

DELL’OMODARME Marco, « Stuart Hall, culture et communauté », *Chimères*, 2015, n° 87/3, p. 51-59.

DELPHY Christine, *Un universalisme si particulier. Féminisme et exception française (1980-2010)*, Paris, Syllepse, 2010, 248 pages.

DELTOMBE Thomas, « Trente ans d’islam’ à la télévision française (1975-2005) », RIGONI Isabelle, (sous la dir. de), *Qui a peur de la télévision en couleurs ? La diversité culturelle dans les médias*, Montreuil, Aux lieux d’être, 2007, p. 75-84.

DYER Richard, *White*, London, New-York, Routledge, 1997, 288 pages.

FRASER Nancy, « Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu’elle existe réellement », *Hermès*, 2001, n° 31, p. 125-156.

FARRIS Sara, « Femonationalism and the ‘Reserve’ Army of Labor Called Migrant Women », *History of the Present*, 2012, n° 2(2), p. 184-199.

GUENIF-SOUILAMAS Nacira, « L’iconographie républicaine des Marianne “multicolores” », RIGONI Isabelle, (sous la dir. de), *Qui a peur de la télévision en couleurs ? La diversité culturelle dans les médias*, Montreuil, Aux lieux d’être, 2007, p. 85-107.

HALL Stuart, « Culture, community, nation », *Cultural Studies*, 1993, n° 7/3, p. 349-363.

HALL Stuart, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, éd. établie par CERVILLE Maxime, Paris, Éditions Amsterdam, 2007, 327 pages.

JOST François, *La télévision du quotidien. Entre réalité et fiction*, Bruxelles, De Boeck, 2003, 221 pages.

LITS Marc : *Du récit au récit médiatique*, Bruxelles, De Boeck, 2008, 235 pages.

MEER Nasar, *Race and ethnicity*, Los Angeles, London, New Delhi, Singapore, Washington DC, Sage Publications, 2014, 176 pages.

MILLS-AFFIF Édouard, *Filmer les immigrés. Les représentations audiovisuelles de l’immigration à la télévision française. 1960-1986*, Bruxelles, De Boeck/INA, 2004, 299 pages.

MORTUREUX Marie-Françoise, « Paradigmes désignationnels », *Semen*, 1993, n° 8, p. 117-136.

MUCCHIELLI Laurent, *Le scandale des « tournantes ». Dérives médiatiques, contre-enquête sociologique*, Paris, La Découverte, 2005, 128 pages.

NEVEU Erik et QUÉRÉ Louis, « Présentation : Le temps de l'événement 1 », *Réseaux*, 1996, n° 75, p. 5-21.

PAVEAU Marie-Anne, *Les prédiscours : Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, 256 pages.

PUAR Jasbir K., « Homonationalisme et biopolitique », *Cahiers du genre*, 2013, n° 54, p. 151-185.

PURTSCHERT Patricia et MEYER Katrin, « Différences, pouvoir, capital. Réflexions critiques sur l'intersectionnalité », DORLIN Elsa (sous la dir. de), *Sexe, Race, Classe, pour une épistémologie de la domination*, Paris, PUF, 2009, p. 127-146.

SEDEL Julie, *Les médias & la banlieue*, Lormont, Éditions le Bord de l'eau/INA, 2009, 247 pages.

VOIROL Olivier, « Le travail normatif du narratif. Les enjeux de reconnaissance dans le récit Médiatique », *Réseaux*, 2005a, n° 132. p. 51-71.

VOIROL Olivier, « Les luttes pour la visibilité. Esquisse d'une problématique », *Réseaux*, 2005b, n° 129-130, p. 89-121.

NOTES

1. Nous avons constitué des corpus de presse, de la naissance de chaque mouvement à décembre 2014, composés de la presse nationale généraliste (*Aujourd'hui en France, la Croix, l'Express, le Figaro, L'Humanité, Marianne, le Monde, le Nouvel Observateur, le Point et Libération*) et spécialisée (*les Échos, les Inrockuptibles, Paris Match et la Tribune*).

2. Nous préférons la notion de « sociotype » à celle de « stéréotype » car, cette dernière est trop polysémique pour être facilement appréhendable. Dans le sens commun (et souvent dans le monde universitaire), « stéréotype » est utilisé pour rendre compte d'un figement ou d'une caricature représentationnelle. Or, pour nous, le stéréotype est simplement le produit de discours portés sur un groupe social (Amossy et Herschberg-Pierrot, 1997). Ainsi, afin d'éviter toute confusion, nous préférons parler de « sociotype » pour faire référence aux processus de catégorisation des groupes sociaux.

3. Nous utilisons cette notion dans son sens anglo-saxon, pour renvoyer à la construction sociale de la race.

4. Ce que Marie-Françoise Mortureux (1993) nomme l'étude des paradigmes désignationnel et définitionnel.

5. *Libération*, 15 mai 2002, « Femmes des cités, femmes révoltées ».

6. Sur les processus de naturalisation du « sexe », voir Butler (2005).

7. *Le Figaro*, 1^{er} février 2003, « Les filles sont révoltées par leur sort ».

8. *Le Monde*, 25 octobre 2002, « La condition des jeunes filles s'est dégradée dans les quartiers difficiles ».

9. *Libération*, 15 mai 2002, « Femmes des cités, femmes révoltées ».

10. *Le Monde*, 11 mars 2004, « La marche des "Ni putes ni soumises" a assuré le succès du cortège de la Journée des femmes ».

11. *Libération*, 15 octobre 2004, « Coups médiatiques ».

12. *Marianne*, 6 avril 2013, « La Femen Amina met à nu la Tunisie ».

13. *Le Monde*, 7 mars 2013, « Petit traité de "femenisme" ».

14. NPNS et OLF utilisent des formes d'actions collectives relativement similaires (organisation de manifestations, de réunions publiques, diffusion de pétitions, etc.), tout comme Femen et la Barbe usent tous deux de la forme du happening pour défendre leur cause.

15. Une des organisatrices de la Marche des femmes de l'époque rencontrée dans le cadre de notre recherche doctorale nous a en effet raconté que : « Pendant la Marche, on a combattu pour ne pas être dans la stigmatisation des banlieues portée par les médias et les politiques [...]. Nous, au départ, on voulait faire une Marche des Femmes contre les ghettos et pour l'égalité, et pas une marche pour montrer du doigt les hommes [...]. On a plus ou moins contrôlé la médiatisation auprès de la presse locale jusqu'au 8 mars par nous, les marcheuses, parce qu'on était sur le terrain. [...] À l'inverse, X et Y en rajoutaient dans leur bureau à Paris et mettaient la sauce aux journalistes quoi ! Leur sauce, c'était la mort de Sohane ! Moi j'étais contre dès le départ de dire que c'est à cause de la mort de Sohane qu'on va faire cette Marche, car c'est faux ! [...] Mais X et Y croyaient que ça allait marcher comme ça avec les journalistes ! [...] Les médias ont réduit le mouvement à un mouvement féministe de beurettes des quartiers alors que oui, certes, c'était un mouvement féministe des quartiers, mais qui allait au-delà de tout ça, qui luttait d'abord pour les femmes, qui concernait toutes les femmes ».

16. *Libération*, 28 janvier 2002, « Dans les quartiers, un féminisme en gestation ».

17. *Le Figaro*, 08 mars 2003, « Si les filles se révoltent, le ghetto vole en éclats ».

18. *L'Express*, 4 mars 2010, « Qui sont les nouvelles féministes ? »

19. *Le Figaro*, 6 mars 2004, « Le mouvement Ni putes ni soumises à l'épreuve de la célébrité ».

20. *Libération*, 31 janvier 2003, « La longue marche des femmes des cités ».

21. *Paris Match*, 18 février 2012, « Femen, les féministes venues du froid ».

22. *Le Nouvel Observateur*, 20 septembre 2012, « Les artistes ».

23. *Libération*, 9 février 2004, « Ni putes ni soumises : aussi une affaire de "mecs" ».

24. *L'Express*, 2 juin 2010, « Les mâles féministes ».

25. *Aujourd'hui en France*, 18 mai 2011, « Les féministes se font entendre ».

26. *Les Échos*, 25 mai 2012, « les féministes s'invitent aux assemblées générales ».

27. *Le Monde*, 29 juillet 2013, de Cenival M : « Vive les féministes à poil ! ».

RÉSUMÉS

Par l'analyse de la médiatisation des mouvements féministes les plus médiatisés depuis les années 2000 dans la presse écrite, cet article rend compte de la manière dont les médias participent à la production d'un récit national porteur de rapports sociaux de genre et de race. En donnant à voir des victimes et coupables particuliers d'inégalités, ce récit est significatif d'un processus d'ethnoracialisation du problème public du sexisme dans les médias d'information généraliste.

This article analyses how the French written press has covered feminist movements since the 2000s. It shows how the mainstream media produce a national narrative that is significant of gender- and race-based power relations. It highlights how this narrative is characteristic of an ethno-racialization of sexism in the mainstream media, a process that represents specific culprits and victims of gender inequalities

INDEX

Keywords : media, public sphere, feminism, sexism, gender, ethno-racialization, femonationalism, race

Mots-clés : médias, espace public, féminisme, sexisme, genre, ethnoracialisation, fémonationalisme, race

AUTEUR

MARION DALIBERT

Université de Lille - Sciences humaines et sociales, EA 4073 - GERiiCO - Groupement d'études et de recherche interdisciplinaire en information et communication. Mail : marion.dalibert@univ-lille3.fr